

Timothy Morton

La Pensée écologique

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR CÉCILE WAJSBROT

ZULMA ESSAIS
18, rue du Dragon
Paris VI^e

ZULMA ESSAIS
Tout un monde d'idées

Collection dirigée par Néhémy Pierre-Dahomey

Timothy Morton

La Pensée écologique

Traduit de l'anglais par Cécile Wajsbrot

Pankaj Mishra

L'Âge de la colère : une histoire du présent

Traduit de l'anglais par Dominique Vitalyos

Titre original :

THE ECOLOGICAL THOUGHT

© 2010 by the President and Fellows of Harvard College.
Published by arrangement with Harvard University Press.

© Zulma, 2019, pour la traduction française.

Couverture : David Pearson
Maquette intérieure : Laure Schaufelberger

www.zulma.fr

Pour Claire

L'infini déborde la pensée qui le pense.

— Emmanuel Levinas

Totalité et Infini

Sommaire

Introduction : Penser critique	13
<i>L'étendue des dégâts</i>	18
<i>Mouvements d'ouverture</i>	24
<i>Les chapitres de ce livre</i>	32
1. Penser grand	43
<i>Des Tibétains dans l'espace</i>	50
<i>Le maillage : un fait véritablement stupéfiant</i>	51
<i>Moins, c'est plus : penser le maillage</i>	64
<i>Étranges étrangers : politique et poétique de la coexistence</i>	70
<i>La poétique du n'importe où</i>	89
2. Sombres pensées	103
<i>Mutation, mutation, mutation</i>	104
<i>Que celui qui n'a jamais eu de « sim » jette la première pierre</i>	118
<i>Des canards queer</i>	138
<i>L'homme de Néandertal, « c » nous</i>	147
<i>Laissez-moi vous emmener</i>	158
3. Penser prospectif	163
<i>La logique culturelle de l'environnementalisme primitif</i>	169
<i>Science prospective</i>	186
<i>Philosophie prospective</i>	192
<i>Économie prospective</i>	199
<i>Politique prospective : styles de collectivité</i>	205
<i>La fin du commencement : l'avenir des hyperobjets</i>	213
Notes	223
Index	253
Remerciements	257

Introduction

Penser critique

La crise écologique à laquelle nous faisons face est si évidente qu'il devient facile – et parfois terriblement ou étrangement facile – de relier les points entre eux pour voir que tout est interconnecté. Telle est *la pensée écologique*. Plus nous la considérons, plus notre univers s'élargit.

Nous pensons habituellement que l'écologie a à voir avec la science et les politiques publiques. Mais comme le dit le poète Shelley à propos des développements de la science, « nous voulons que notre faculté de création imagine ce que nous savons déjà¹ ». L'écologie paraît élémentaire, prosaïque. Elle a à voir avec le réchauffement climatique, le recyclage et l'énergie solaire; avec les relations quotidiennes entre humains et non-humains. Parfois nous associons l'écologie à des croyances, une ferveur, souvent explicitement religieuses : *Animal Liberation Front*, le Front de libération animale, ou *Earth First*, la Terre d'abord! Dans la mesure où nous n'avons pas encore de monde réellement écologique, la religion s'indigne d'une voix « verte »². Mais à quoi ressemblerait une société écologique? Que penserait un esprit écologique? Quelle sorte d'art pourrait plaire à une personne dotée d'une conscience écologique? Toutes ces questions ont un point en commun : *la pensée écologique*.

Comme l'a montré le succès du chef-d'œuvre des studios Pixar *Wall-E*, la question est dans tous les esprits³. Qu'est-ce que la conscience écologique ? Comment faire redémarrer le vaisseau Terre avec les pièces que nous avons à notre disposition ? Comment aller de l'avant et s'éloigner de la mélancolie d'une planète empoisonnée ? *Wall-E* s'ouvre, dans un futur éloigné de sept cents ans, sur la scène déprimante d'un petit robot qui compresse les ordures et empile des tours de détritus, hautes comme des gratte-ciel, laissés par les humains. Il y a quelque chose qui cloche dans « son » logiciel, quelque chose qui se manifeste par une obsession de la collecte. On dirait qu'à travers les Rubik's Cubes, la vidéo de *Hello Dolly* ou la minuscule pousse d'un pot de fleurs, il cherche un indice d'humanité. *Wall-E* démontre joyeusement que le logiciel « cassé », le désordre mental du petit robot, est le code viral qui réinitialise la Terre : cette fois, nous évoluons à partir de mêmes et non de gènes. Mais son obsession compulsive, qui ressemble tant à une manifestation de chagrin (du moins depuis la salle de cinéma où nous sommes assis, spectateurs d'une ruine future), ne reflète-t-elle pas exactement notre situation présente ? Comment commencer ? Et à partir de là, où aller ? Est-ce l'appel de quelque chose depuis le cœur même du chagrin – l'écho de la pensée écologique ?

La pensée écologique est un virus qui contamine tous les autres domaines de la pensée. (Alors même que virus et virulence sont bannis de l'idéologie environnementale.) Ce livre affirme que l'écologie n'a pas seulement pour objet le réchauffement climatique, le recyclage ou l'énergie solaire – qu'elle n'a pas seulement à voir avec les relations quotidiennes entre humains et non-humains. Elle a à voir avec l'amour, la perte, le désespoir et la compassion. Avec la dépression et la psychose. Avec le capitalisme et ce qui

pourrait exister après le capitalisme. Avec l'étonnement, l'ouverture d'esprit et l'émerveillement. Le doute, la confusion et le scepticisme. Les concepts d'espace et de temps. Le ravissement, la beauté, la laideur, le dégoût, l'ironie et la douleur. La conscience et la perception. L'idéologie et la critique. La lecture et l'écriture. La race, la classe et le genre. La sexualité. L'idée du moi et les étranges paradoxes de la subjectivité. Elle a à voir avec la société. Elle a à voir avec la coexistence.

Telle l'ombre d'une idée encore non pleinement pensée, une ombre venue du futur (autre merveilleuse expression de Shelley⁴), la pensée écologique s'insinue dans d'autres idées jusqu'à ce que sa sombre présence ne laisse aucun lieu intouché. Darwin avait une telle confiance dans la théorie de l'impermanence de l'évolution qu'il était prêt à suspendre son jugement à propos de la permanence des continents, sachant qu'à son époque la théorie de la tectonique des plaques n'existait pas encore⁵. Telle est la force de la pensée écologique. Comme le dit un philosophe (voir l'épigraphe de ce livre), « l'infini déborde la pensée qui le pense⁶ ».

Vous pourriez considérer *La Pensée écologique* comme une préquelle de mon livre précédent, *Ecology without Nature* (« *L'Écologie sans Nature* »). Que ne m'a-t-il fallu penser pour m'apercevoir que, pour qu'il y ait de l'« écologie », il fallait se débarrasser de la « nature⁷ » ? Vous ne pouvez pas faire de préquelle avant d'avoir fait le film « original ». Au sens strict, la pensée écologique vient rigoureusement après – elle est toujours à venir, quelque part dans l'avenir. Dans sa visée la plus large, elle *aura été pensée* à un moment indéterminé de l'avenir. Vous êtes happés par son faisceau tracteur (c'est comme un « attracteur » mathématique). Vous ne l'avez pas fait exprès. Vous pensiez sans doute ainsi depuis toujours.

Mais vous ne le saviez pas. La pensée écologique vous prend par surprise depuis l'avenir, image de ce qui devra avoir été là, déjà, pour qu'une « écologie sans nature » fasse sens.

Tels des archéologues du futur, nous devons rassembler ce qui aura été pensé. Au bout du compte la pensée écologique dépasse ce qui passe pour de l'environnementalisme. Elle pense autrement que par le biais des petites et grandes manipulations. Elle va au-delà du fait de penser : « Combien d'êtres vivants devons-nous tuer pour être encore là l'hiver prochain ? » Elle va au-delà du « Tout ce qui est, est juste⁸ ». Au-delà des paroles de la chanson *Let it be, let it be*⁹. Au-delà du moi, de la Nature, de l'espèce. Au-delà de la survie, de l'Être, de la destinée et de l'essence. Mais tel un virus, telles les plus infimes de nos cellules (sont-elles seulement vivantes ?), telles leurs minuscules macromolécules au cœur de notre ADN, la pensée écologique est là depuis toujours.

Pourquoi une « écologie sans nature » ? La « Nature » échoue à bien servir l'écologie. J'utiliserai parfois le N majuscule afin de mettre l'accent sur ses caractéristiques « non naturelles », à savoir (mais sans s'y limiter) la hiérarchie, l'autorité, l'harmonie, la pureté, la neutralité et le mystère. L'écologie peut se passer du concept d'un quelque chose d'une certaine sorte, « loin là-bas », appelé Nature. Pourtant c'est le penser, y compris le penser écologique, qui a édifié la « Nature » en une chose réifiée au loin, sous la surface, de l'autre côté, là où l'herbe est toujours plus verte, de préférence dans les montagnes, dans un paysage sauvage. L'une des choses que la société moderne a abîmées en même temps que les écosystèmes, les espèces et le climat, c'est le fait de penser. Tel un barrage, la Nature a contenu pour un temps le penser, mais dans la situation historique actuelle, le penser est sur le point de déborder.

Penser écologique pourrait bien être très différent de toutes nos hypothèses à ce sujet. Il ne s'agit pas seulement des sciences de l'écologie. Penser écologique a à voir avec l'art, la philosophie, la littérature, la musique et la culture. Penser écologique a autant à voir avec la pratique actuelle des sciences humaines qu'avec les sciences dures, de même qu'avec les usines, les transports, l'architecture et l'économie. L'écologie inclut toutes les voies imaginables du vivre ensemble. Au fond, l'écologie parle de coexistence. L'existence est toujours coexistence. Aucun homme n'est une île¹⁰. Les êtres humains ont besoin les uns des autres autant qu'ils ont besoin d'un environnement. Les êtres humains *sont* l'environnement les uns des autres. Penser de manière écologique ne concerne pas seulement les choses non humaines. L'écologie parle de vous et moi.

Pourquoi intituler ce livre *La Pensée écologique*? Pourquoi pas *Une pensée écologique* ou *Pensées écologiques*? Ou plus modestement *Notes pour un penser écologique*? Ou simplement *Pensée écologique*? Bien sûr il existe des pensées écologiques. Et ce livre n'a pas le monopole du penser écologique. Mais il y a une façon de penser particulière que j'appelle *la pensée écologique*. Cette pensée court comme un brin d'ADN à travers des milliers de pensées d'autres sortes. De plus, la *forme* de la pensée écologique est au moins aussi importante que son *contenu*. Il ne s'agit pas seulement de *ce que* vous pensez. Il s'agit aussi de *comment* vous le pensez. Une fois que vous commencez à penser la pensée écologique, vous ne pouvez pas la dé-penser : c'est un sphincter – une fois qu'il est ouvert, impossible de le refermer.

L'ÉTENDUE DES DÉGÂTS

Les structures économiques modernes ont considérablement affecté l'environnement. Mais elles ont également eu des effets néfastes sur le fait même de penser. Je ne veux pas dire qu'avant notre époque nous pensions de façon écologique et correcte. La pensée écologique, dans sa pleine richesse et sa pleine profondeur, était hors de portée pour les humains non modernes. Même aujourd'hui, au bord – au-delà du bord – de la catastrophe climatique, nous sommes tout juste capables d'apercevoir son amplitude et sa profondeur. L'âge moderne nous oblige à penser grand, pour reprendre les termes du premier chapitre. Toute forme de penser qui évite cette « totalité » fait partie du problème. Il nous faut donc l'affronter. Quelque chose de la vie moderne nous a empêchés de penser la « totalité » dans toute son ampleur. À présent nous ne pouvons plus faire autrement que de la penser. La totalité plane comme l'ombre d'un gigantesque gratte-ciel jusque sur la pensée la plus anodine à propos, disons, du temps qu'il fait aujourd'hui. Il est possible que nous devions penser plus grand que la totalité elle-même, si totalité signifie quelque chose de fermé, quelque chose dont nous pouvons être sûrs, quelque chose qui demeure tel quel. Imaginer quatre milliards et demi d'années risque d'être plus difficile que d'imaginer une éternité abstraite. Imaginer l'évolution, plus difficile que d'imaginer une infinité abstraite. C'est un peu humiliant. Cette infinité « concrète » nous confronte directement à la réalité de la vie sur Terre. Y faire face est l'une des tâches essentielles auxquelles la pensée écologique nous convie.

Jusqu'à maintenant nous nous sommes trompés – telle est la vérité du bouleversement climatique et de l'extinction de masse. Je ne préconise pas un retour au penser prémoderne. La pensée écologique est moderne. Le paradoxe, c'est que l'ère moderne – faisons-la débiter vers la fin du XVIII^e siècle – a entravé son propre accès à la pensée écologique, alors même que la pensée écologique aura été l'un de ses legs les plus durables. En ce qui concerne l'écologie, la modernité a passé les deux derniers siècles et demi à se battre contre des moulins à vent. Le fantôme de la « Nature », entité neuve travestie en relique d'une époque révolue, a hanté la modernité dans laquelle il est né¹¹. Cette Nature fantomatique a empêché l'essor de la pensée écologique. Ce n'est qu'aujourd'hui, où le capitalisme contemporain et le consumérisme recouvrent la Terre entière et atteignent en profondeur les formes du vivant, qu'il est enfin possible, ironiquement, de se défaire de ce fantôme inexistant. L'exorcisme, c'est bien, mais les êtres humains ont dépassé le moment où la Nature était un recours. La continuité de notre survie, et par conséquent la survie de la planète que nous dominons sans nul doute aujourd'hui, dépend du fait de penser par-delà la Nature.

Les penseurs modernes ont tenu pour acquis le fait que le fantôme de la Nature, avec ses cliquètements de chaînes, leur rappellerait un temps sans industrie, un temps sans « technologie », comme si nous n'avions jamais utilisé ni silex ni blé. Mais en regardant le fantôme de la Nature, les humains modernes regardaient dans un miroir. Dans la Nature ils voyaient l'image reflétée, inversée de leur époque – l'herbe est toujours plus verte de l'autre côté. La Nature était toujours « loin là-bas », étrangère et lointaine¹². Tout comme un reflet, nous ne pouvons jamais vraiment l'atteindre, ni la toucher, ni en faire partie. La Nature était une image idéale,

une forme autosuffisante, en suspens au loin, chatoyante et nue derrière la vitre, tel un tableau de prix. Dans la notion d'étendue vierge, il y a l'image-miroir de la propriété privée : ne pas marcher sur la pelouse, ne pas toucher, pas à vendre. La Nature était un genre particulier de propriété privée sans propriétaire, exposée dans une galerie d'art créée à cet effet. La galerie, c'était la Nature elle-même révélée par la peinture du XVIII^e siècle à travers le « pittoresque » – autrement dit, qui a l'aspect d'un tableau¹³. La version « nouvelle et améliorée » étant l'art sans objet, une simple aura : l'éclat de la valeur¹⁴. La Nature n'est pas ce qu'elle prétend être.

Pendant que nous en sommes à la Nature et aux mises à jour « nouvelles et améliorées », ce livre établit une distinction rigoureuse entre *environnementalisme* et *écologie*. Quand vous l'aurez terminé, peut-être penserez-vous qu'il y a de bonnes raisons de plaider non seulement pour une écologie sans nature mais aussi pour une *écologie sans environnementalisme*.

Dans *Réflexions au bord de l'Askja*, Páll Skúlason nous dit pourquoi nous avons besoin de la Nature :

Pour vivre, pour pouvoir exister, l'esprit doit se connecter à une sorte d'ordre. Il doit appréhender la réalité comme un tout indépendant [...] et doit être relié dans la stabilité à certains traits de ce que nous appelons la réalité. Il ne peut être relié au monde ordinaire de l'expérience quotidienne qu'en tenant pour acquis que la réalité forme un tout objectif, un tout qui existe indépendamment de l'esprit. L'esprit vit, et nous vivons dans une relation de croyance vis-à-vis de la réalité même. Cette relation est semblable à une relation de confiance envers une réalité détachée, une réalité dif-

férente, autre que l'esprit. Nous vivons et nous existons dans cette relation de confiance qui est toujours, par nature, incertaine et périlleuse. [Cette] relation de confiance [...] est réellement toujours, à la base, une relation avec la réalité comme totalité naturelle : comme Nature¹⁵.

Il n'est pas difficile de déceler dans ce passage les gestes violents, répétitifs, de quelqu'un qui veut à tout prix redémarrer une machine cassée. Skúlason tourne la manivelle, fixe les câbles de démarrage, pousse la machine dans une pente... ce n'est pas seulement ce qu'il dit, ni même sa façon de le dire. C'est l'attitude avec laquelle il le dit, la « position de sujet ». D'après ce ton, mélange d'espoir et de peur, on peut dire que la partie est terminée et qu'il le sait. Il se complâit dans un penser magique : « Si je continue d'en parler comme il faut, tout ira bien. La Nature existera. » Le désespoir se lit dans le simple amoncellement de l'écrit. Ça continue encore et encore, dans l'attente de quelque chose qui ne vient jamais. C'est l'écriture de la Nature réduite à *En attendant Godot* : « Il faut que je continue. Je peux appeler la Nature à l'existence par ma volonté, l'inscrire dans le scénario. » Skúlason tente de nous reconforter, au milieu de ce désastre au ralenti auquel nous sommes confrontés. Plus il en dit, pire c'est.

Au nom de l'écologie, il nous faut examiner la Nature avec toute la méfiance dont une personne moderne est capable. Que l'acheteur prenne garde. La Nature est devenue une contrefaçon en plastique de la chose réelle. Comme l'indique Emmanuel Levinas dans un passage étonnant qui est, entre autres, une critique passionnée du philosophe préféré de l'écologie profonde, Martin Heidegger, notre concept

d'une « nature, mère généreuse sans visage » est fondé sur les sociétés agricoles « sédentaires » et leur idée de « possession ». Le mythe de la mère sans visage est à la source même de notre exploitation de la Terre vue comme « matière inépuisable des choses¹⁶ ». Les étendues sauvages sont des versions gigantesques et abstraites des produits exposés dans les vitrines des centres commerciaux. Et même quand nous avons tenté de préserver une enclave de sécurité au milieu des ravages de l'âge moderne, nous n'avons rien compris, à un niveau plus profond.

Pouvons-nous surmonter notre addiction à la possession et le mythe de la mère sans visage ? Qu'est-ce que la chose réelle ? Il nous est possible d'en avoir une notion, certainement, même si cela nous conduit à actualiser nos idées du « réel » et de la « chose » à initialiser. L'écologie nous montre que tous les êtres sont connectés. La *pensée écologique*, c'est penser l'interconnectivité. La pensée écologique est une pensée sur l'écologie mais c'est aussi une façon de penser écologique. Penser la pensée écologique fait partie du projet écologique. La pensée écologique ne se passe pas seulement « dans la tête ». C'est une pratique et un processus impliquant de devenir pleinement conscient de la façon dont les êtres humains sont connectés avec d'autres êtres – animaux, végétaux ou minéraux. Au bout du compte, cela inclut de penser la démocratie. À quoi ressemblerait une rencontre réellement démocratique entre des êtres réellement égaux, que serait-ce – pouvons-nous seulement l'imaginer ?

Dès qu'on se met à regarder, on trouve de la pensée écologique partout. Ce n'est pas étonnant puisque la pensée écologique, c'est l'interconnectivité au sens le plus plein et le plus profond. Même l'infâme « je pense donc je suis » de Descartes se situe dans un environnement, et cet environ-

nement est présent dans le texte du cogito. Descartes commence les *Méditations* en se décrivant assis auprès du feu, tenant dans sa main le papier sur lequel il écrit¹⁷. Le penser environnementaliste condamne fréquemment le cartésianisme comme un prototype du dualisme redouté qui sépare l'esprit et le corps, le soi et le monde, le sujet et l'objet. Descartes est stigmatisé en ennemi public environnemental numéro un. La pensée écologique insiste sur le fait que nous sommes profondément connectés, même lorsque nous disons ne pas l'être. Penser est un événement écologique en soi. L'idéologie environnementaliste qui souhaiterait que nous n'ayons jamais commencé à penser – idéologie impitoyablement immédiate, agressivement masculine, brutalement anti-intellectuelle, craignant l'humour et l'ironie – est au mieux douteuse. En fait, elle fait partie du problème. L'affirmation permanente selon laquelle nous serions « enchâssés » dans un monde vécu est paradoxalement le symptôme d'une séparation drastique¹⁸.

Quand nous pensons la pensée écologique, nous rencontrons toutes sortes d'êtres qui ne sont pas strictement « naturels ». Ce n'est pas étonnant non plus puisque ce que nous appelons « nature » est une suite « dénaturée », non naturelle, inquiétante, de mutations et d'événements catastrophiques : lisez Darwin. La vision écologique à venir n'est pas l'image de quelque objet délimité ni d'une « économie restreinte », d'un système clos¹⁹. C'est un vaste maillage d'interconnexions qui s'étend sans bord ni centre défini. C'est une intimité radicale, une coexistence avec d'autres êtres, les êtres sensibles et les autres – comment pouvons-nous faire clairement la différence ? La pensée écologique se déploie jusqu'aux questions concernant les cyborgs, l'intelligence artificielle et à l'incertitude irréductible quant à ce

qui est considéré comme une personne²⁰. Être une personne signifie ne jamais être sûr d'en être une. Dans une ère d'écologie sans Nature, nous traiterions un plus grand nombre d'êtres comme des personnes en déconstruisant nos idées sur ce qu'on considère comme une personne. Prenez *Blade Runner* ou *Frankenstein* : l'éthique de la pensée écologique est de considérer les êtres comme des personnes même quand ils n'en sont pas. Les animismes anciens traitent les êtres comme des personnes sans avoir de concept de Nature. Peut-être que je recherche une version actualisée de l'animisme. (Je cherche aussi une bonne excuse pour écrire sur mon film préféré, *Blade Runner*.)

MOUVEMENTS D'OUVERTURE

Penser la pensée écologique est difficile : cela implique le fait de s'ouvrir, de s'ouvrir radicalement – de s'ouvrir à jamais sans possibilité de se refermer. Étudier l'art nous fournit un tremplin parce que l'environnement est en partie une affaire de perception. Les formes d'art ont quelque chose à nous dire sur l'environnement parce qu'elles nous permettent d'interroger la réalité. J'aimerais rester le plus longtemps possible sur un mode d'ouverture, de questionnement. Ce mode d'ouverture est intrinsèque à ce que nous appelons de façon inadéquante l'environnement²¹. La pensée écologique pense-t-elle l'écologie ? Oui et non. C'est une façon de penser qui est écologique, une contemplation qui est action. Refaçonner notre monde, nos problèmes et nous-mêmes, voilà qui fait partie du projet écologique. C'est ce que signifie la *praxis* – une action qui est réfléchie et une réflexion qui est active. Aristote affirmait que la forme la plus élevée de la *praxis* était

la contemplation²². Nous ne devrions avoir peur ni du retrait ni de la réflexion.

La pensée écologique est également difficile parce qu'elle met en lumière des aspects de notre existence restés longtemps inconscients; nous n'aimons pas nous en souvenir. Ce n'est pas *comme* penser à où vont les eaux usées de vos toilettes. C'est penser à où vont les eaux usées de vos toilettes. L'inquiétude quant au traitement des eaux usées nous offre un bon exemple. Aux États-Unis, nombreux sont ceux qui boivent des eaux usées recyclées. Mais il y a des gens qui n'ont pas du tout envie de savoir que leur eau est de l'excrément recyclé. C'est le propre d'une politique publique que de taire ce fait. Pourtant l'eau recyclée est plus saine que l'eau « naturellement » filtrée. Par ce processus nous ne perdons pas seulement nos rêves paisibles de propreté civilisée mais aussi notre sentiment d'une Nature non artificielle et immaculée. La Nature devient la version 1.0 du traitement des eaux usées²³. Freud décrivait l'inconscient comme un espace sauvage. Les espaces sauvages sont l'inconscient de la société moderne, des lieux où nous pouvons aller pour préserver nos rêves. La forme même de la conscience moderne est ce rêve en soi.

À Lakewood, dans le Colorado, les habitants se sont opposés, en 2008, à la construction de panneaux solaires dans un parc parce qu'ils n'avaient pas l'air « naturels »²⁴. Les objections à l'égard des champs d'éoliennes sont du même ordre – formulées non en raison des risques pour les oiseaux mais parce qu'ils « gâchent la vue ». Un projet visant à installer en 2008 un champ d'éoliennes sur une île écossaise lointaine est bel et bien resté scotché, parce que les habitants se sont plaints de ce que leur vue serait ravagée. Voilà un bon exemple où l'esthétique de la Nature entrave l'écologie

ainsi qu'un bon argument de la nécessité d'une écologie sans Nature. En quoi une éolienne serait-elle moins belle qu'un pipeline ? En quoi gâcherait-elle davantage la vue que des canalisations et des routes ?

On pourrait voir les turbines comme de l'art environnemental. Des carillons qui jouent dans le vent ; des sculptures environnementales qui oscillent et se balancent sous la brise. Les champs d'éoliennes ont une dimension et une magnificence quelque peu effrayantes. On pourrait aisément les voir comme une incarnation de l'esthétique du sublime (plutôt que du beau). Mais c'est un sublime d'ordre éthique qui dit : « Nous autres humains choisissons de ne pas utiliser de carbone » – choix visible à travers ces gigantesques turbines. Peut-être que c'est cette visibilité même du choix qui rend les champs d'éoliennes dérangeants : un choix visible plutôt que des canalisations secrètes courant sous un « paysage » apparemment non perturbé (« paysage » se référant à une peinture plutôt qu'à de vrais arbres, à une vraie eau). Comme l'indique l'affiche de la série *The X-Files*, « la vérité est ailleurs ». L'idéologie n'est pas que dans votre tête. Elle est dans la forme d'une bouteille de Coca. Elle est dans la façon dont certaines choses paraissent « naturelles » – paysages vallonnés, végétation – comme si la révolution industrielle n'avait jamais eu lieu. Ces paysages contrefaits sont l'archétype du *greenwashing*, de l'écoblanchiment. Ce que disent les Écossais, en protestant contre les champs d'éoliennes, ce n'est pas « Sauvez l'environnement ! », mais « Ne venez pas troubler nos rêves ! ».

Si vous avez des enfants, vous comprendrez notre lassitude à faire sans arrêt du rangement. L'écologie concerne des domaines de la vie que nous trouvons ennuyeux, monotones, pénibles. L'art peut nous aider parce que c'est un lieu,

dans notre culture, qui a trait à l'intensité, la honte, l'abjection et la perte. Mais aussi à la réalité et l'irréalité, à l'être et au paraître. Si l'écologie parle de coexistence radicale, nous devons remettre en cause notre perception de ce qui est réel et de ce qui est irréel, de ce qu'on considère comme existant ou non existant. L'idée de Nature en tant que chose holistique, saine, réelle, esquivé cette remise en cause.

Nous devons nous poser un certain nombre de questions dérangeantes. Qu'est-ce qu'un environnement? Existe-t-il une chose telle que *l'environnement*? Est-ce tout ce qui est « autour » de nous? À quel endroit nous arrêtons-nous, si nous nous arrêtons, pour établir une frontière entre environnement et non-environnement: l'atmosphère? le champ de gravitation terrestre? le champ magnétique de la Terre sans lequel tout serait carbonisé par les vents solaires? le Soleil sans lequel nous ne serions pas en vie? la Galaxie? L'environnement nous inclut-il ou nous exclut-il? Est-il naturel ou artificiel, ou bien les deux? Pouvons-nous le ranger dans une case conceptuelle? Et si le mot *environnement* n'était pas le bon? *L'environnement*, l'actualisation de la *Nature*, soulève bien des problèmes. Quelle ironie puisque les forces mondiales de l'industrie et du capitalisme ont changé, dégradé, érodé (et détruit) ce que nous appelons souvent environnement. Au moment même où nous aurions besoin de savoir ce qu'il est, voilà qu'il disparaît.

En même temps que la crise écologique, notre vision de qui nous sommes et de là où nous en sommes s'élargit avec autant d'immédiateté que de puissance. Par conséquent, qu'est-ce que l'art environnemental? Si ce que nous appelons de façon inadéquate environnement implique une ouverture radicale, comment cela se traduit-il dans l'art? Y a-t-il des manières environnementales de lire et de faire une

critique qui rendent compte de cette ouverture radicale? Différentes sortes d'écocritique ont émergé qui explorent le rôle de l'écologie dans la littérature. La littérature romantique en particulier, au tout début de l'ère moderne du capitalisme et de l'industrie, a servi de pierre angulaire à l'écocritique²⁵. Toutefois, ce type de critique réduit l'ouverture radicale qu'implique la pensée écologique, en utilisant un conteneur conceptuel préfabriqué, étiqueté « Nature ». Ironiquement, la Nature romantique est une construction artificielle. Et plus ironique encore, l'art de la période romantique pensait déjà l'environnement sur des modes définitivement « hors cadre ». Il nous sera donc utile d'explorer la littérature romantique dans *La Pensée écologique*²⁶. Peu de choses ont changé depuis. Il y a plus de béton, plus de plastique, plus de démocratie, plus de science et de technologie intensives, plus de PIB, plus d'aliénation, et plus de malaise face à la question de savoir si écrire des poèmes peut vraiment changer le monde. Ce sont des différences quantitatives et non qualitatives.

Une véritable pratique de lecture écologique donnerait à penser l'environnement au-delà des catégories conceptuelles rigides – en incluant autant d'ouverture radicale de la pensée écologique que possible. L'écocritique a négligé la façon dont tout art – et pas seulement l'art explicitement écologique – intègre l'environnement jusque dans sa *forme*. L'art écologique, et le caractère écologique de tout art, ne *parle pas de* quelque chose (arbres, montagnes, animaux, pollution...). L'art écologique *est* quelque chose, voire *fait* quelque chose. L'art est écologique dans la mesure où il est constitué de matériaux et où il existe dans le monde. Il existe, par exemple, en tant que poème sur une page de papier provenant d'arbres, et que vous tenez à la main, assis sur une

chaise dans une pièce d'une maison située sur une colline dans la banlieue d'une cité polluée. Mais il y a plus, concernant son caractère écologique. La forme des strophes et la longueur des vers déterminent la façon dont vous appréhendez le papier blanc autour. Lire le poème à voix haute vous rend conscient des contours et de la taille de l'espace autour de vous (certaines formes, comme le yodel, le font intentionnellement). Le poème organise l'espace. Vus ainsi, tous les textes – en fait toutes les formes d'art – ont une forme irréductiblement écologique. L'écologie pénètre toutes les formes. Aujourd'hui, nous avons pris l'habitude de nous interroger sur ce que dit un poème de la race ou du genre, même si le poème ne fait pas mention explicite de la race ou du genre. Bientôt nous prendrons l'habitude de nous interroger sur ce que dit tout texte à propos de l'environnement, même si n'y apparaissent ni animaux, ni arbres ou montagnes²⁷.

La pensée écologique affecte tous les aspects de la vie, de la culture et de la société. En plus de l'art et la science, nous devons construire la pensée écologique à partir de ce que nous offrent la philosophie, l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la religion, la littérature et la théorie critique. J'associerai la théorie empirique de l'évolution à la « pensée continentale » de l'être et de l'existence. C'est un peu pervers : la « haute » philosophie fusionnant sans pudeur avec le matérialisme « vulgaire ». Il y a de vraies frontières entre les départements de sciences dures et ceux de sciences humaines. Ce ne sera pas du goût de tout le monde. Daniel Dennett, théoricien darwinien des sciences cognitives, balaie la déconstruction²⁸. La « pensée continentale » affirme souvent qu'il n'y a pas de continuité entre les humains et les animaux, sur le ton hautain du « Tout le monde sait ça », et que penser autrement est une grossière « ânerie » (d'autant

plus grossière que c'est se conduire comme des ânes)²⁹. Le must de la condescendance. D'autres clament avec fierté leur « refus d'accepter la théorie de l'évolution », ce qui pour un biologiste sonne comme le refus d'accepter que la Terre est ronde³⁰. Même les créationnistes prennent l'évolution plus au sérieux. Une figure qui n'est autre que Derrida soutenait que la déconstruction était une forme d'empirisme radical³¹. Vous voulez de l'anti-essentialisme et de l'anti-biologisme ? Lisez Darwin.

Dans leurs pires aspects, idéologique et trivial, les sciences humaines sont paralysées par des « factoides », des quasi ou pseudo-faits qui n'ont pas été bien pensés, tandis que les sciences dures sont sous l'emprise d'« opinions » inconscientes. Les sciences humaines et les sciences dures détiennent les pièces éparses d'un puzzle, des pièces qui pourraient bien ne pas s'assembler. Comme William Blake, j'ai des doutes sur « ces histoires d'adaptation & d'adapté³² ». La pensée écologique doit interroger à la fois la posture de la science, sa froideur autoritaire et détachée, et les arguments nihilistes et arbitrairement anthropocentriques des sciences humaines, tout autant que la posture humaniste qui se refuse à une vision d'ensemble en se justifiant à coups d'arguments contre la « totalisation » – ce qu'on appelle se tirer une balle dans le pied³³. La pensée écologique parle de convivialité et d'étrangeté, d'infini et de proximité, de la « présence », excitante, et de l'ouverture, qui met les cerveaux en ébullition et nous laisse sans voix.